

Nous avons tourné à Opole une longue séquence chez un forgeron avec toute une famille réunie, costumée comme pour une noce. D'authentiques Polonais de Silésie, qui nous affirment que ces territoires ont été toujours polonais, depuis les Piast en 1370, ces premiers rois de Pologne dont nous avons filmé les tombeaux. Tous étaient rassemblés autour d'une grande table de fête, nappe blanche, chargée de victuailles, de vins, de bouteilles de vodka de toutes les couleurs, après les récits de souffrances infligées par les Allemands "durant la guerre" à la population polonaise, leurs enfants se lèvent et se mettent à chanter.

À la fin de la dernière bobine, à la fin du dernier chant, je vois la caméra de Maurice qui s'abaisse lentement, Maurice pleure. Est-ce à cause de la douce voix de notre interprète qui traduit simultanément ces récits, ou, les dramatiques histoires que racontent ces braves Polonais de toujours dans une Silésie qu'ils veulent polonaise de toujours ?

Une dizaine de toasts et de vodka plus tard, je les vois s'éloigner pour s'embrasser tendrement. Je ne suis plus le seul, à être amoureux d'une Polonaise. Maurice a une Marguerite au cœur.

24 février

Varsovie – Niecała

(quatorzième jour de l'année avec Anna)

À mon retour, j'ai de petits problèmes policiers après mon interview avec Andrzejewski : je suis convoqué, avec mon interprète Margorzata, dans un sous-sol de la Sécurité, la UB, le KGB polonais. Un bureaucrate patelin en costume gris de

circonstance, pour me montrer l'efficacité de son service, ouvre devant moi un dossier, et commence à me réciter ma "biographie": lieu de naissance, nom de mon père, mes voyages: Roumanie, Tchécoslovaquie, Cuba, Tunisie, la DDR; mes amis, situation de famille; il me montre même des photographies.

"J'uis ti connu", dit-on en Savoie.

– *Voyez, nous savons presque tout de vous, voilà pourquoi j'espère que vous collaborerez sans problème avec nous.*

Il me réclame alors la bande de l'entretien avec Andrzejewski.

– *Vous avez effectué cette interview sans prévenir votre correspondant d'Interpress, ce n'est pas bien. Qui vous a mis en contact avec cet écrivain? Pourquoi l'avoir choisi? Dans quel but? Il y a à Varsovie des personnalités bien plus qualifiées pour parler sur ce sujet. Répondez?*

Il triture son stylo, détourne la tête, fait l'homme qui a tout son temps.

– *C'est le seul écrivain polonais que je connaisse, à cause du film "Cendres et diamants" de Wajda et de Zbigniew Cybulski qui était mon ami.*

– *C'est tout?*

– *Oui.*

– *Qui vous a mis en contact avec lui?*

– *Un jeune homme.*

– *Que vous connaissiez?*

– *Non.*

– *Que vous avez rencontré au STS, n'est-ce pas?*

– *Puisque vous le savez.*

– *Et vous écoutez quelqu'un que vous ne connaissez pas?*

– *C'est mon métier d'écouter tout le monde.*

– *Son nom?*

– *Je ne le connais pas.*

– *Ça suffit, je vous demande de nous confier votre bande et les images de l'entretien.*

Je vois ses yeux qui pétillent en me fixant. Je lui réponds enfin :

– *Hélas ce ne sera pas possible. Mon opérateur a fait une mauvaise manœuvre et la bobine est entièrement voilée, nous avons dû jeter ce matériel inutilisable.*

– *Vous vous fichez de moi ?*

– *Non, c'est la vérité. Désolé.*

Il range le dossier et se lève mettant fin à l'entretien.

– *Très bien, je ne vous crois pas, nous verrons. Sachez que nous sommes patients. Très patients. Si cet entretien est diffusé un jour, nous en serons informés. Mais je vous sais suffisamment intelligent pour ne pas le faire, n'est-ce pas ?*

Il me tend la main et en me raccompagnant :

– *Vous avez une personne très chère ici. Vous n'aimeriez pas qu'elle ait des ennuis ?*

Il me prend par l'épaule et me conseille :

– *Faites bien attention quand vous traversez une rue. Les gens ici conduisent n'importe comment !*

25 février

Varsovie – Niecała

(quinzième jour de l'année avec Anna)

Le garçon du STS est-il un provocateur envoyé par la police pour piéger Andrzejewski ? Je l'avais rencontré dans le bar de dame Kasha, dans les sous-sols du STS, je parlais de Cybulski

avec Wojtek quand ce jeune m'aborda pour me proposer une rencontre avec l'écrivain.

Ce genre de surveillance policière n'est pas une particularité des pays de l'Est, j'en ai fait l'expérience l'année dernière, en Tunisie, où je fus convoqué par l'ambassadeur de France à Tunis, Jean Sauvagnargues, qui lui aussi voulait récupérer pour les Tunisiens mon interview de Ben Salah, super ministre déchu et devenu indésirable, le journaliste du *Figaro* qui m'accompagnait tremblait de peur. En mon absence, le sujet fut diffusé, tronqué, et commenté par Éric Rouleau du *Monde*. Chaban-Delmas avait pourtant promis "*plus de ligne directe entre Matignon et la direction de l'information de la 1^{ère} Chaîne*". Tu parles.

Réprimande immédiate de Desgraupes :

– De quoi tu te mêles ? J'ai perdu une journée avec ton Ben Salah, ton interview a failli provoquer un incident diplomatique. J'en ai rien à foutre de ton ministre !

La censure est universelle. Dans quelle soupe nauséabonde suis-je tombé ?

À nouveau Anna près de moi. Nous vivons notre amour doucement. Avec beaucoup de prudence. Annik m'a écrit une très belle lettre. Intelligente. Bravo. Vient enfin le temps de l'intelligence et des possibilités de bonheur. Croire enfin, à d'autres possibles. Le combat apparaît dans sa clarté. Dans sa volonté. Je reste jusqu'à dimanche. Je pourrai réfléchir un peu mieux. Écrire aussi et mettre de l'ordre dans mes idées, mes comptes et mon amour.

En revenant de Wrocław notre avion soviétique, un Antonov, a eu quelques ennuis de stabilité, bizarre nous n'avons pas ressenti la peur.

C'est Paris, le lieu du combat. Y retourner plein de forces. Reprendre l'écriture du scénario d'*Un jeune homme seul* ou autre chose, il me faut absolument faire un film.

Retour à la capitale. Paysages de neige et de ville, de campagne dans l'œil (et dans la caméra) parfois d'une très grande beauté. Ce long travelling en noir et blanc sur les routes de Silésie mérite ou appelle de toute urgence une musique de Witold Lutosławski dont je viens de découvrir l'œuvre, non parce qu'il est Polonais mais pour son travail sur des poèmes d'Henri Michaux...

Visages, tant de visages dont nous ne connaissons ni les rêves, ni la réalité, abandonnés, portes et fenêtres refermées sur le secret de leur existence. En voleurs d'âmes bredouilles, nous les laissons à leurs silences.

Qu'allez-vous faire dans les musées?

Repensé à *La Nuit d'A*, comme un film possible. Un autre jeune homme seul jeté hors de sa vie "ordinaire", la mise au monde d'un homme, sa deuxième naissance lorsqu'il se trouve confronté à la réalité des autres, de ses semblables qu'il n'avait pas eu jusqu'ici le courage d'affronter.

Quelques jours, ceux qui me restent à Varsovie, pour mieux réfléchir à tout cela. Et, avant tout, vivre mon amour.

Jusqu'à l'usure.

26 février

Varsovie – Niecała

(seizième jour de l'année avec Anna)

Henri et Maurice s'en vont. Je suis un peu triste.

Notre dernière journée ensemble a atteint le comble du dérisoire : j'avais accepté l'invitation du conseiller culturel de l'Ambassade de France à Varsovie, Anna nous accompagnait. Ce monsieur habitait dans un quartier excentré de la ville. Il neigeait. Il neigeait de plus en plus, nous trouvions cela féérique. Un vrai conte de Noël.

Nous avec nos chapkas, nos gros manteaux, moi dans mon manteau afghan, Anna dans une pelisse de fée.

Dès la première vodka, voilà que le représentant de la France commence à insulter les Polonais, leur manière de vivre, le comportement des intellectuels, le STS, le conseiller conseillait. Comme il s'exprimait en français, Anna ne comprenait rien, j'essaie de le calmer en le questionnant sur son histoire, savoir comment il se trouvait là.

Ce garçon avait, à ses débuts, été coopérant en tant qu'instituteur en Tunisie. Alors là, je pouvais à mon tour attaquer.

Ces coopérants, je ne les connaissais que trop, et je lui dis tout ce que je pensais de ces propriétaires de la langue française, ces donneurs de leçons, ces petits bons hommes de province qui se retrouvent personnages tout puissants dans de belles villas avec domestiques.

Je raconte notre nuit à Sfax avec Perec et Bellour quand nous avons réuni ces colporteurs de notre belle culture pour trouver ou vérifier la vérité des *Choses*, l'adaptation du roman de Georges que nous écrivions. Et je ne dis pas la haine éprouvée cette nuit-là.

Comme il reprenait ses discours de conseiller sur la Pologne, sentant Anna attaquée et ne pouvant lui traduire la situation, il fallait en terminer avant que je l'étrangle, je dis "on s'en va",

et nous laissons le gars avec son repas, sa petite femme muette et ses problèmes de franchouillard.

Nous nous retrouvons tous les quatre dans la rue. Nous rions. Nous chantons l'air des *Joyeux garçons*. Nous irons au restaurant, n'importe où, nous n'allons pas gâcher notre dernière soirée!

Anna s'amuse de la situation et nous embrasse.

Très bien.

Mais, où sommes-nous? Les rues ne sont pas déneigées, aucune voiture ne circule, aucun taxi. Nous sommes très loin du centre. La neige tombe de plus belle.

Il faut rentrer à pied, presque deux heures de marche. Henri a gardé dans sa poche la bouteille de vodka que nous voulions offrir au freluquet.

Ensemble, nous sommes ensemble et heureux, les plus heureux au monde. Arrivés, la mère d'Anna nous prépare une bonne soupe, nous n'avons pas froid, le froid nous l'avons laissé dans un appartement de fonction.

27 février

Varsovie – Niecała

(dix-septième jour de l'année avec Anna)

Anna règle aujourd'hui une dette avec son passé. Un "fiancé" producteur. Allemand de Berlin Ouest. Celui qui dans la nuit du Nouvel An au STS avait dit à Anna me voyant en larmes et ivre :

– Comment peux-tu aimer un homme qui pleure?

J'aimerais tellement que la vie soit simple et douce.

*Qu'y puis-je ? Il y avait ces hommes dans ta vie
Et la main qui les chasserait comme des mouches
Ne pourrait apparemment non plus m'épargner*

*J'ai promis Le passé restera dans ma bouche
Comme une pastille qu'on laisse fondre très lentement*

J'ai promis Je ne parlerai pas du passé

*Mais y a-t-il besoin de parler de la bête qui vous ronge en songe
Pour qu'elle vous ronge entends-tu son bec qui frappe dans mon cœur
Y a-t-il besoin de parler des hommes qui sont dans tes songes
Pour qu'ils soient là dans ta vie à me ronger
Ces hommes de tes songes ces étrangers*

*Moi j'ai chassé de moi tout ce qui n'est pas ton souffle ton haleine
J'ai trahi le ciel d'avant toi le printemps d'avant toi ma joie et mes peines
J'ai trahi pour toi ce qui fut le vertige le vent les femmes
Je suis devenu pour toi définitivement un monstre d'infidélité*

...

Aragon (*Elsa*)

– On est jaloux de Copernic, pas du mari de sa voisine !

Clamait Maïakovski. Copernic statufié sur la rue Nowy Swiat à Varsovie, la rue du nouveau monde. Être Copernic en Pologne, quoi de plus raisonnable ?

Mal dormi. À qui parler ?

Mais ai-je tellement envie de parler ? Et en quelle langue ?

Nous conversons Anna et moi dans un volapuk emprunté à l'allemand, parsemé de mots russes, polonais et français, ce qui occasionne de belles "confusions sémantiques", comme le disait à Lotte Janka notre interprète, l'ami Jean Chiabaut, l'homme à la caméra, du temps du tournage de *Hamida*, en parlant de nos conflits journaliers avec l'équipe des puritains socialistes de la *DEFA*.

Nous nous connaissons depuis cinq ans sans avoir pu réellement nous parler, nous ne comprenions que nos gestes d'amour, le reste, nous l'imaginions, du cinéma muet, sans sous-titre, juste quelques notes musicales d'accompagnement, en contrepoint de l'action, comme le souhaitait Brecht.

L'amour avant l'invention du parlant.

Demain, je suis convoqué à nouveau à la police. Je ne sais pas de quoi il s'agit encore.

Faire que les jours qui me restent à Varsovie soient doux, que je reparte à Paris avec une tête neuve, solide et claire.

Voilà, j'ai atteint la limite. Je me retrouve à zéro en écriture. Plus de vocabulaire, plus de grammaire. Plus rien. Plus de langue. Le rêve est une maison dans n'importe quelle ville ou village, avec un bureau, une bibliothèque. Des livres. Une femme, mon Anna. Et le début d'une centaine d'histoires à vivre. D'une centaine d'histoires à conter. *La Nuit d'A* sera la première, elle l'a mérité.

Un jour le grand calme viendra.